

Esthétique de la décomposition des « gens »

Mario Ionuț Maroșan

Number 3, Fall 2021

Les gens

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/98675ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Revue L'Esprit libre

ISSN

2563-5425 (print)

2564-1824 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Ionuț Maroșan, M. (2021). Esthétique de la décomposition des « gens ». *Siggi*, (3), 22–27.

ESSAI LONG



**Esthétique de la
décomposition
des «gens»**

MARIO IONUȚ MAROȘAN,
Montréal

Mario Ioniț Maroșan est philosophe politique. Prenant les «gens» comme point de départ, il réfléchit dans cet essai à la transformation du corps politique dans le contexte d'un État d'exception et de l'urgence sanitaire.

Son Altesse [Charles I^{er}, roi d'Angleterre] peut avoir vu à Paris une peinture si merveilleusement composée que, tout en montrant à l'observateur[·rice] ordinaire une multitude de petites figures, elle présente en revanche à celui [ou celle] qui la regarde selon une perspective particulière un grand portrait du Chancelier. C'est comme si le peintre entendait montrer, avec une philosophie des plus subtiles, comment le corps politique (*the body political*) est composé de nombreux corps naturels et comment chacun d'eux, entier et formé d'une tête, d'yeux, de mains, etc., est la tête, l'œil ou la main de l'autre corps, et en outre que les [individus] privés ne peuvent survivre si le corps public est détruit [...]

(Sir Richard Fanshawe, Lettre dédicatoire à Charles I^{er})

Vers une pensée du « corps »

Tout corps est voué à la décomposition. La banalité d'une telle idée m'apparaît toutefois voiler et masquer quelque chose qui n'est absolument pas banal. Dans l'ombre de cette même idée se dissimule l'existence en tension d'un autre corps dont j'estime que nous n'avons pas tiré jusqu'ici toute l'étendue de la signification. Dans la mesure où l'usage plus ou moins répandu de l'expression «les gens» renvoie à une multitude d'individus aux contours incertains, dans laquelle chacun possède individuellement un corps, force est de constater que ces derniers forment collectivement un corps politique unifié. Telle est donc la silhouette élastique des «gens». L'élasticité même qui le caractérise est peut-être sur le point de se déchaîner, tel un élastique tendu qui claque sur lui-même à l'instant de sa cassure. C'est alors que risque de se dissoudre et de se décomposer le tout formé par ces gens : rupture progressive du lien social, déchirements violents accentués du tissu politique, effritement démocratique, fractures socioterritoriales. La décomposition suscite immédiatement le dégoût et la répulsion. Il y a quelque chose d'épouvantable et de profondément dégoûtant dans l'image du corps qui se corrompt et se décompose. Pourtant, une telle métamorphose fascine — fascination morbide ? — dans la mesure où une «beauté» singulière et des formes esthétiques particulières du «laid», de l'irregardable, émergent comme beauté autre. En tant que telle, la spectacularité de cette décomposition interroge nos catégories esthétiques du beau à la lumière de cet état limite de la matière : entre la forme et l'informe.

Concrètement, l'esthétique de la décomposition m'apparaît frapper de plein fouet nos imaginaires — au milieu d'une crise politico-épidémiologique s'insérant elle-même à son tour dans une vaste trame de la marche de la décomposition post-Auschwitz, véritable point de rupture historique déchirant le tissu de la modernité, faisant du «corps» le concept fondamental de la réflexion politique et éthique. C'est essentiellement à partir du spectre de ce corps mutilé dans les camps de concentration que l'horizon de la pensée s'esquisse : pour qu'Auschwitz ne se répète pas, que rien de semblable n'arrive. Or le trait caractéristique de ce nouveau site en lequel l'humain se tient depuis est d'être paradoxalement enraciné dans l'étonnante affirmation d'une

«*Le corps politique, comme tous les corps, est voué à la décomposition.*»

unité plurielle qui incarne un tout fragmenté, c'est-à-dire ni exclusivement de l'ordre du commun, ni du particulier. En ce sens, constater que l'humain est fondamentalement traversé par une telle tension entre unité et pluralité, c'est constater la place fondamentale qu'une expression aussi ordinaire que celle des «gens» occupe aujourd'hui, en tant que formule qui porte et préserve en retrait en elle cette tension structurante et originaire.

Par exemple, certain·e·s élu·e·s s'inquiètent aujourd'hui du fait que «les gens sont trop méfiants»: «ces gens devraient être plus dociles et obéissants» face aux mesures d'urgence sanitaire, selon la vice-première ministre du Québec. Selon le contexte, le mot «gens» semble donc désigner une catégorie énigmatique qui n'est ni totalement de l'ordre d'un tout (celui qui est derrière l'énonciation de la formule prend déjà ses distances avec «ces gens»), ni des particularités (puisque c'est précisément un ensemble plus ou moins homogène qui est pointé du doigt). Autrement dit, c'est toute la tension entre multiplicité et unicité qui se déploie à travers ce terme.

Dans ces conditions, en interrogeant la manière dont la catégorie floue des «gens» s'articule dans notre contexte pandémique par rapport aux discours à la fois des gouvernant·e·s et des gouverné·e·s, il m'apparaît difficile de détourner le regard sur le fait qu'à l'origine même de la composition du corps politique formé par les «gens» se dessine une solidarité secrète avec la décomposition: composition et décomposition sont les deux faces d'une même pièce. Puisqu'à l'instant même où la multitude de «gens» s'unissent politiquement pour désigner un gouvernement dans le cadre d'une élection, ils se transforment en une multitude décomposée, dissoute dans ce nouveau corps étatique qui, en recevant le pouvoir, les absorbe aussitôt.

Absence de la multitude

Pour que l'État puisse exister, le grand corps politique formé par les «gens» doit disparaître et se fondre en lui: d'une certaine manière, il continue à (in)exister en lui. En se transférant dans le corps étatique du pouvoir en place afin de le former, la décomposition des «gens» ouvre paradoxalement sur une forme esthétique de dépolitisation. N'existant réellement qu'un bref instant en tant que corps — c'est-à-dire entre le moment de sa composition alors qu'il s'unit pour élire et le moment de sa décomposition, quand le pouvoir est transféré aux nouveaux et nouvelles élu·e·s chargé·e·s de représenter et de porter la voix des «gens» —, le corps de la multitude est vidé de toute signification politique puisqu'il devient l'élément (a)politique de l'exclusion nécessaire sur lequel l'État se fonde. Dissoute et contenue dans le corps étatique, la multitude apparaît comme littéralement irréprésentable, c'est-à-dire absente: dans ces conditions, suivant la thèse de Giorgio Agamben¹, il n'est peut-être pas faux d'affirmer que l'État moderne

est fondé non pas sur la présence d'un peuple (*demós*) comme nous avons l'habitude de le penser, mais sur son absence — c'est-à-dire sur une situation d'(a)démie. À l'aide de l'alpha (α) privatif des Grecs, le terme «adémie» est formé en annexant un «a» au terme grec désignant la multitude, le peuple: *demós*. Ainsi, en les représentant, les représentant·e·s assimilent les représenté·e·s.

Les nombreuses oppositions qui secouent nos sociétés et agitent les citoyen·ne·s — qu'il s'agisse des mesures sanitaires, des conversations juridico-politiques autour de l'État de droit et d'exception ou de tous les autres enjeux qui se présentent à nous (linguistiques, identitaires, religieux, culturels, environnementaux, technologiques) — peuvent alors être éclairées d'une nouvelle manière, *a contrario* de certaines analyses idéologiques dominantes: concrètement, mettant de l'avant le fait que c'est précisément dans la tension même entre multitude et pouvoir souverain que le concept de corps politique (in)existe, il est toujours déjà en acte — c'est-à-dire en cours — de se décomposer et se dissoudre dans le corps étatique qui pour exister doit l'intégrer, effaçant par là sa singularité. Le constat s'impose, selon lequel les «gens», loin de composer une unité, se décomposent plutôt en un tout fragmenté. C'est précisément cette nouvelle totalité morcelée et ce qu'elle inaugure que toute interrogation sur les enjeux sociaux, le corps politique et le bien commun doit désormais se risquer à réfléchir. Dans une certaine mesure, la subtilité de l'expression «les gens» repose sur un jeu complexe de perspectives. L'illusion optique et la fiction politique qui s'en dégage sont celles d'un corps politique (que la formule «les gens» permet d'articuler et donc de rendre visible, alors que ce corps politique est de fait irréel) et de la multitude d'individus (qui elle est réelle, mais politiquement réduite à l'invisibilité). Le corps politique, comme tous les corps, est voué à la décomposition. Son unité n'est possible que sous la forme d'une fiction optique qui maintient en tension forces de composition et de décomposition. La multitude, loin d'accéder à une entité politique, devient foule, c'est-à-dire masse informe.

«Il convient d'aller à contre-courant de l'idée dominante suggérant qu'il faut mettre "en pause" la pensée critique au nom de l'urgence.»

Corps malades et performances biopolitiques

Afin de tirer toute l'étendue de la signification de cette existence en tension du corps politique, à la lumière du contexte qui est aujourd'hui le nôtre — à savoir celui de la suspension de l'État de droit justifié par la «guerre» contre la maladie, en tant que site à partir duquel la réflexion se déploie —, il m'apparaît injustifiable de faire abstraction du sens biopolitique que prend l'enjeu du «corps» aujourd'hui, encadré par la triade épidémie-santé-souveraineté. J'attire l'attention de la lectrice et du lecteur sur le fait que les discours biopolitiques des expert·e·s de la santé publique visent justement à donner des recommandations (dans le meilleur des cas), des directives, voire des ordres (sous peine de punition) à cette catégorie aux contours incertains, les «gens». À titre d'exemple, les appels à la docilité et à l'obéissance structurent aujourd'hui les discours des spécialistes responsables de la santé publique et de la communication politique des élu·e·s: plus encore, «les gens doivent s'adapter, se réinventer», tel est le nouvel impératif politique. En tant que multitude formant un corps désormais malade, le biopouvoir souverain réactualise, investit et recompose cette multitude en la soignant d'une part, et en la surveillant, d'autre part, pour justement veiller à la biosécurité dans la société et à l'obéissance aux mesures sanitaires. Cela se fait non pas dans le cadre d'un État de droit, mais dans celui d'un État d'exception. La multitude des «gens» forme un corps uniquement dans la me-

² Walter Benjamin, *L'Œuvre d'art à l'époque de sa reproductibilité technique*, Allia, Paris, 2003 [1936], p. 75.

sure où celle-ci fait l'objet des soins et de l'encadrement des représentant·e·s du pouvoir souverain. En tant qu'objet de l'État d'exception et de l'urgence sanitaire, les «gens» font l'expérience d'un droit qui se dérobe à eux pour s'appliquer de manière encore plus totale. La loi suprême encadre sans exception.

L'aspect spectaculaire de cette décomposition ouvre dès lors sur une forme particulière d'esthétisation. L'univers du spectacle façonne l'exercice même de la communication politique : les représentant·e·s du pouvoir s'entourent des spécialistes en communication qui sont chargé·e·s de dresser le «plan de match» pour la «conférence de presse» et d'orchestrer le bon déroulement de la performance qui appelle à être vue et contemplée — à l'aide d'une production, du traitement de l'information, de l'orientation du discours, et des performances à la fois médiatiques et non médiatiques. Le vocabulaire du jeu semble s'être confortablement installé dans les discours politiques : or «jouer» à la politique, cela revient à esthétiser un domaine qui requiert pourtant d'être pris au sérieux. Il convient donc de nous méfier de l'esthétisation de la politique cristallisée durant les conférences de presse : phénomène dangereux sur lequel Walter Benjamin a attiré notre attention dans son célèbre ouvrage *L'Œuvre d'art à l'époque de sa reproductibilité technique*², dès 1936. Dans ces circonstances, on constate que les «gens» sont pour ainsi dire conditionnés et engagés dans un rapport qui relève de la position de spectateur·rice. Émerveillé·e·s, étonné·e·s, attentif·ve·s, ennuyé·e·s, les spectatrices et les spectateurs sont confiné·e·s à des performances qui peuvent être très impressionnantes. Emporté·e·s par le spectacle, elles et ils sont pulvérisé·e·s, se décomposent et s'atomisent dans un espace particulièrement amusant et ludique : celui du «divertir à en mourir». La question se pose : existent-elles et existent-ils encore ?

La question se pose d'autant plus que des formes de «résistance» ont émergé et continuent à émerger parmi les citoyen·ne·s. Refusant pour ainsi dire le spectacle à l'affiche, certains individus s'efforcent de se dérober au fait d'être réduits par le haut à la position de spectateur·rice et, au moyen d'une volonté d'action politique, œuvrent à la mise en place d'un dialogue entre auditeurs et auditrices. Après tout, n'est-ce pas le domaine du politique que de régler les conflits — autour des valeurs incommensurables — avec le dialogue ? Ainsi, les membres d'une audience sont plutôt dans une posture d'écoute : ils et elles sont là pour questionner afin de rendre compte de la signification de ce qu'ils et elles entendent. Ne recherchant pas le spectacle, lieu par excellence du monologue, mais plutôt le dialogue, l'auditeur et l'auditrice se distinguent du spectateur et de la spectatrice en ce sens qu'ils et elles ont tendance à entretenir un rapport davantage critique à l'égard de ce qu'ils et elles entendent. Or la tentation de spectacle demeure forte, elle n'est jamais bien loin : l'auditeur et l'auditrice peuvent difficilement échapper à la menace que constitue le glissement dans la posture de la spectatrice ou du spectateur captivé·e ; là où, à l'image des impressionnants spectacles romains autour des combats de gladiateurs, l'humain ne pouvait paradoxalement que se sentir le moins humain au milieu de tous ces humains.

S'il est vrai que le thème de la décomposition est éminemment ambigu — du moment que la frontière même de la forme et de l'informe est interrogée —, l'émergence d'un imaginaire esthétique de la décomposition semble s'inscrire d'une manière bien particulière dans l'histoire des métamorphoses des corps et des représentations qui y sont associées. À cet effet, les représentations du corps qui émergent de l'industrie de la mode (commerciale) et de la haute couture semblent aujourd'hui illustrer comment le corps du mannequin traduit d'une certaine manière le paradigme même de la décomposition des corps : telle une métaphore de la transformation des corps politiques. Autrement dit, il est intéressant de noter comment deux conceptions du corps s'affrontent ici, ouvrant sur un triomphe esthétique du corps qui s'efface. Si la robe du XVII^e siècle marque le succès de l'habit sur le corps (les dessus gouvernent les corps, les corsets sculptent les tailles, la robe impose son dispositif au corps), à partir des années 1920-1930, le corps performant qui est appelé à être tonifié prend sa revanche et guide l'habit (les formes et les traits du corps structurent la manière dont les habits sont portés). Or le corps du mannequin vient insérer une coupure d'Apelle : c'est un corps qui s'efface devant le vêtement qui doit, lui, triompher et s'exposer. L'attrait extrêmement marqué exercé aujourd'hui par les représentations du corps issues de la haute couture et de l'industrie de la mode jette un éclairage important sur la mise en place d'un paradigme de la décomposition et l'anonymisation des corps, qu'ils soient individuels ou politiques. Cela est d'autant plus intéressant que nous assistons à l'intégration et à l'absorption par l'industrie de la mode de nouvelles catégories esthétiques du corps (*body positivity*, par exemple).

³ Phrase du poète Hölderlin à l'aube du XIX^e siècle, citée et commentée par Martin Heidegger, « La question de la technique », dans *Essais et conférences*, Gallimard, Paris, 1958 [1953], p. 38.

« Mais, là où il y a danger, là aussi croît ce qui sauve³ »

À l'origine de la présente réflexion, il y a la conviction que notre actualité politique — le temps de maintenant — se présente à nous comme un moment particulièrement révélateur qu'il est important de savoir saisir et interroger. Autrement dit, il convient d'aller à contrecourant de l'idée dominante suggérant qu'il faut mettre « en pause » la pensée critique au nom de l'urgence : il y a quelque chose d'absolument terrifiant dans cette perspective selon laquelle pour sauver notre démocratie il faut à tout prix la suspendre. La spectacularité de la décomposition du corps politique que j'ai cherché à aborder à partir d'une perspective philosophique, loin de nous éblouir et ainsi de nous aveugler, peut au contraire receler en elle les paramètres favorables et l'occasion idéale pour tenter d'interroger à nouveaux frais nos catégories dans le domaine de l'esthétique et de la pensée politique : à la lumière des tensions qui s'articulent entre les forces de composition et de décomposition, entre unité et pluralité, forme et informe. Concrètement, déplier une expression aussi ordinaire que celle « des gens » afin de mettre en lumière, autant que possible, les éléments qui s'y abritent n'est donc pas une chose anodine, mais bien d'une portée qui peut nous surprendre. Ce faisant, l'enjeu fondamental du « corps » est extirpé de l'ombre et (ré)introduit au cœur de la réflexion dans le temps qui reste.